

# SENOUY

octobre 2005

n° 2



Bulletin  
de l'Association pour la Conservation,  
la Promotion de la Propriété et des Archives  
des Frères CHAMPOLLION

# ASSOCIATION POUR LA CONSERVATION, LA PROMOTION DE LA PROPRIÉTÉ ET DES ARCHIVES DES FRÈRES CHAMPOLLION



Association culturelle régie par la Loi du 1<sup>er</sup> juillet 1901, ayant pour but : la mise en valeur, l'étude et la protection de la propriété et des archives des Frères Champollion à Vif, ainsi que la création d'un centre international d'Égyptologie, réunissant et conservant les archives des grands égyptologues disparus.

## **Siège social :**

**Musée Dauphinois – 60, rue Maurice Gignoux – 38031 GRENOBLE CEDEX 1**

## **Comité d'honneur :**

**Président d'honneur :** Son Excellence Fathy SALEH (Egypte)

## **Les égyptologues :**

Madame Christiane ZIEGLER, Conservateur Général des Antiquités Égyptiennes (Musée du Louvre).

Messieurs les Professeurs James ALLEN, Vice-Président de l'Association Internationale des Égyptologues (U.S.A.), Jan ASSMANN (Allemagne), Charles BONNET (Suisse), Herman DE MEULENAERE (Belgique), Philippe DERCHAIN (Allemagne), Christophe EYRE, Président de l'Association Internationale des Égyptologues (Grande-Bretagne), Jean-Claude GOYON, Président de l'Association CCPA Champollion (France), Erik HORNING (Allemagne et Suisse), Joseph PADRO PARCERISA (Espagne), Alessandro ROCCATI (Italie), Dirk VAN DER PLAS (Pays Bas), Claude VANDERSLEYEN (Belgique), Pascal VERNUS (France), Jean YOYOTTE (France).

## **Le maire de Vif :**

Madame Brigitte PERILLIÉ

## **Membres du Conseil d'Administration :**

Mesdames Christine CARDIN, Jacqueline CHAMARIER, Françoise FABRE, Magali FRANCOU-CARRON, Véronique GAY, Marie-Christine GRABER, Annie MOUCHET, Françoise MOYEN.

Messieurs Jean-Claude GOYON, Henri PERRIN.

## **Composition du bureau :**

Président : Jean-Claude GOYON

Vice-président : Henri PERRIN

Trésorière : Christine CARDIN

Secrétaire : Annie MOUCHET

*En couverture : Stèle du chef des Orfèvres Amenemhat. Au cours de la période amarnienne, le nom d'Amon a été martelé sur les montants. ( Par courtoisie du Musée de Grenoble )*

## SOMMAIRE

### *Résumés de conférences<sup>1</sup>*

- Page 4*           Histoires d'Amarna  
*D'après la conférence de Marc Gabolde*
- Page 9*           L'éternel, la pierre et le maçon : simple savoir faire et  
ingéniosité dans l'Égypte antique  
*D'après la conférence de Jean-Claude Goyon*
- Page 14*          La vie d'un égyptologue : Pierre Lacau, directeur du  
Service des Antiquités de l'Égypte de 1914 à 1936  
*D'après la conférence d'Eric Gady*

### *Vie de l'association*

- Page 19*          Compte-rendu de l'Assemblée Générale  
du 11 janvier 2003
- Page 20*          ◀▶ SPÉCIAL CONGRÈS 2004 ▶▶
- Page 21*          ◀▶ Appel aux BÉNÉVOLES ▶▶
- Page 22*          Programme des activités pour 2003-2004 :  
Conférences et visites de musées.
- Page 23*          Bulletin d'adhésion 2003-2004

Rédaction du bulletin : Gisèle et Serge Maldivi, Annie Mouchet.

---

<sup>1</sup> (La conférence de Mme Piacentini prévue le 12 avril 2003 a dû être reportée à une date ultérieure)

## « HISTOIRES D'AMARNA »

**D'après la conférence avec diapositives de M. Marc Gabolde,  
Maître de conférence à l'université Paul Valéry de Montpellier III  
Samedi 17 novembre 2002. Salle de la Maison du Tourisme. Grenoble.**

Avant d'aborder la période amarnienne (environ de 1356 à 1347 avant notre ère), il est nécessaire de revenir sur les règnes précédents : ceux d'Amenhotep III et de Thoutmosis IV, susceptibles de fournir des éclaircissements, tant sur le plan politique que familial et esthétique.

Avec Thoutmosis IV, l'Égypte a vu son pouvoir assuré depuis Homs, au Nord, jusqu'à la 4<sup>ème</sup> cataracte en Nubie, au Sud, et elle est devenue un royaume prospère. Du point de vue artistique, certains caractères se dessinent et vont s'affirmer par la suite : le maniérisme est déjà manifeste dans la représentation des perruques et des vêtements ; si l'œil n'est pas encore très allongé, les lèvres sont soulignées par un petit sillon, détails qui vont se généraliser sous Amenhotep III.

Différents portraits d'Amenhotep III mettent en valeur des traits qui lui sont propres : les yeux en amande et les commissures des lèvres au même niveau, ou légèrement plus haut que le milieu des lèvres. Or ces traits ne sont pas accentués de la même manière selon qu'il s'agit d'une représentation du début du règne – les grands yeux s'allongent vers les tempes, le petit sillon souligne le sourire – ou une représentation datée de la période des trois fêtes jubilaires, à partir de l'an XXX du règne ; pour rajeunir l'image du roi, la statuaire allonge démesurément les yeux et marque fortement le sillon qui double la lisière des lèvres.

La fameuse statue d'Amenhotep III sur son traîneau, retrouvée dans la cachette de Louxor, appartient à cette dernière période, appelée « deuxième jeunesse du roi ». Le maniérisme s'y caractérise par le souci des détails soignés, abondants, la délicatesse des traits du visage qui n'empêche pas l'exagération de l'étirement des yeux et l'irréalisme du doublement de la lèvre.

Ces observations conduisent à s'interroger sur les tendances réalistes ou idéalistes de l'art égyptien : selon les périodes, l'une ou l'autre l'emporte, sans que les œuvres soient totalement réalistes ou totalement irréalistes. Ces courants d'ordre purement artistique n'ont rien à voir avec l'évolution politique.

En revanche l'apparition de la reine Tiye aux côtés du pharaon dans la dernière décennie du règne, à partir des fêtes-*sed*, revêt un sens religieux, car elle joue ainsi le rôle d'Hathor auprès de Rê, rôle de régénération de la vigueur du roi. C'est d'ailleurs à ce moment qu'apparaissent également des unions entre le roi et ses filles, mariages blancs probablement, sans descendance avérée, unions destinées à réactiver le pouvoir génésique du roi.

Diverses représentations de Tiye, en début de règne, existent : il faut noter qu'elles présentent les mêmes caractéristiques que celles de son époux (bouche droite, yeux étirés) car c'est un principe fort en Égypte que l'iconographie royale déteigne sur l'entourage. Il faut donc attendre la mort d'Amenhotep III pour voir Tiye sous ses traits véritables. C'est le cas de la tête en stéatite verte, en provenance du Sinaï, où les yeux, réalistes, ne sont pas du tout étirés vers les tempes et où la bouche présente une moue boudeuse, semblable à celle de la tête en bois d'if de Berlin. Cette dernière date à coup sûr de la période amarnienne puisque sur le cou elle a les deux traits qui marquent le « collier de Vénus » caractéristique de l'art de la statuaire apparue seulement sous Amenhotep IV. Pourtant cette tête a été retravaillée : un examen approfondi fait apparaître sous la coiffure actuelle, une coiffure typique de la reine Tiye avec des bijoux en or, uniquement utilisée au moment des fêtes-*sed* d'Amenhotep III ; à l'origine elle a dû appartenir à une statue réalisée à cette période. Après la mort d'Amenhotep III, elle a été remaniée par l'adjonction d'une grande perruque tripartite pour répondre à son statut de mère royale.

La famille de Tiyi, bien que n'étant pas d'origine royale, fut particulièrement honorée. Ses parents, petits nobliaux de province, ont été ensevelis dans une tombe de la Vallée des Rois, après avoir été soigneusement momifiés, comme en témoigne la momie de Youya, son père, parfaitement conservée.

Aânen, son frère, fut deuxième prophète d'Amon, fonction toujours liée à la reine (jusqu'à l'époque éthiopienne). D'autre part, la ville d'Akhmim, en Moyenne Egypte, a été élevée à la dignité de gouvernorat sous le règne d'Amenhotep III.

Le successeur de Toutânkhamon, le roi Aÿ était également originaire de cette région, ce qui confirme Akhmim comme le berceau de la famille amarnienne.

L'examen d'un bas-relief où Amenhotep III et Tiyi sont assis sous les rayons du disque Aton, a pu laisser croire à certains que la preuve d'une corégence entre le père et le fils résidait dans le nouveau nom donné à Amenhotep IV sur ce document, *Neb-Maât-Rê*. Or ce changement de nom n'a eu lieu qu'après la mort d'Amenhotep III. Par ailleurs, la lettre 26 d'Amarna adressée à la reine Tiyi porte sur la tranche, de la main d'un scribe : *pour la Grande Epouse royale*. Elle date du début du règne d'Amenhotep IV. Or, s'il y avait eu corégence, une autre personne aurait eu droit à ce titre d'épouse royale : c'est Nefertiti et Tiyi aurait été désignée comme *la mère royale*. On ne peut donc pas affirmer qu'il y a eu corégence entre les deux souverains.

Amenhotep III meurt en l'an XXXVIII de son règne et son fils lui succède. Les premières représentations d'Amenhotep IV sont rares avant l'an III de son règne. Il apparaît alors avec un visage rond, gras, comme celui de son père, un cou large et court ; cependant, la commissure de ses lèvres est plus basse que le milieu des lèvres, caractéristique absente chez Amenhotep III mais présente chez Tiyi. Il a le visage poupin de l'enfance car, effectivement, c'est un enfant de 10 ans lorsqu'il arrive sur le trône.

Il introduit très tôt le nom de Rê-Horakhty (qui plus tard entrera dans le nom didactique d'Aton : *Rê-Horakhty-exalté-dans-l'horizon*). Sur la stèle du Gebel Silsileh il est bien précisé que la pierre sera extraite pour le *ben-ben* de son père Rê-Horakhty, et lorsque Rê-Horakhty est représenté comme un homme à tête de faucon, la physionomie d'Amenhotep IV placée à côté de lui présente encore un cou large et court et des joues replètes. Cette physionomie va changer entre l'an IV et l'an V : le visage du roi s'allonge, le menton devient plus lourd ; sa silhouette se modifie, l'abdomen devient proéminent, les fesses et les cuisses s'élargissent. Comme Nefertiti apparaît en tant qu'épouse royale à ses côtés, à la charnière de l'an III à IV, sa silhouette est profondément influencée par celle du roi dans les diverses représentations.

A cette même date charnière, le roi célèbre une fête-*sed* et un certain nombre de modifications se font jour : le dieu n'est plus représenté comme un homme hiéracocéphale, mais comme un globe avec des mains suggérant que les rayons solaires apportent la vie aux narines du roi. Le nom du dieu est enfermé dans un cartouche, ainsi le dieu devient roi. Quant au roi il sera honoré comme un dieu ; à Tell El Amarna, le mot *ntr*, que nous traduisons par « dieu » est appliqué uniquement à celui qui s'appelle désormais Akhenaton. Il décide de faire construire à Karnak un immense complexe (dont la façade faisait 700 m de large). Il choisit de le faire ériger au-delà de la porte de l'Est, probablement parce qu'en ce lieu se dressait un obélisque, unique, de Thoutmosis IV (celui qui se trouve actuellement devant Saint Jean de Latran) que Akhenaton appelait : *le ben-ben*. De cette construction restent des fondations, et surtout des *talatates*, ces pierres standardisées de 52 x 26 x 21 cm, utilisées selon la technique d'emploi des briques. Il est vrai que le culte s'effectuant à ciel ouvert, les murs du temple n'avaient plus besoin de supporter de lourds plafonds.

La silhouette si curieuse du roi s'affirme sur ces talatates. Pour l'expliquer, trois éléments se combinent : tout d'abord la fonte des graisses du haut du corps relèverait du syndrome de Barraquer et Simons (syndrome, et non maladie). Un deuxième facteur intervient, le passage à la puberté (en l'an IV, il a 14 ans). Or, chez les adolescents, le corps grandit d'un seul coup, le visage s'allonge et les caractères sexuels secondaires, comme les lèvres pulpeuses, se manifestent.

Enfin, la troisième influence est celle du courant artistique baroque (commencé avec Amenhotep III) qui exagère les déformations. Bien entendu l'apparence du roi déteint sur les représentations de la reine Nefertiti.

C'est en l'an V de son règne que le roi change de capitale, probablement à la suite d'un conflit plus violent avec le clergé thébain. Sur le site actuel de Tell El-Amarna, il fait construire la ville autour de l'axe central, représenté par la voie royale conduisant de son palais du Nord au grand temple d'Aton : palais et sanctuaires se bâtissent autour de cet axe.

La ville s'appelle : *Akhet-Aton*, l'Horizon d'Aton, et ceci à partir du 21 février 1351, jour où le soleil se leva dans l'axe du *ouadi* encadré par les montagnes, reproduisant ainsi le hiéroglyphe signifiant : l'horizon, pour les Egyptiens. Des stèles frontières délimitent la ville et l'une d'elle proclame le programme des divers monuments à construire, entre autres, la nécropole. Une particularité de la ville d'Amarna, c'est que le roi ne posait jamais le pied par terre en dehors des espaces sacrés du palais et du temple : il circulait alors en char.

Les scènes d'intimité du roi avec sa famille abondent. Il est le seul de tous les pharaons qui les a fait représenter. L'explication est liée à la religion d'Aton, vue comme une phénoménologie de la course du soleil : dans la vision radicale d'Akhenaton, seuls les phénomènes observables, accessibles aux sens, sont à prendre en compte, à l'opposé de la vision précédente reposant sur des spéculations d'ordre mythologique (notamment le voyage nocturne du soleil).

Ainsi le soleil existe, baigne le monde de sa lumière et de sa chaleur, répandant ses bienfaits. Le roi honore ce dieu, mais il n'est pas à l'écoute du dieu, car celui-ci ne parle pas. Le rituel envers le dieu se réduit à quelques offrandes. En revanche le roi étant considéré comme une icône divine sur terre, c'est vers lui que se reportent la foi et la piété, et chacun de ses gestes de la vie quotidienne est considéré comme une liturgie, un rituel.

Au cours du règne, les représentations du couple royal vont évoluer, moins baroques, plus réalistes, elles donnent une image plus proche de la réalité comme certaines têtes d'Akhenaton et de Nefertiti. Ainsi la tête de Nefertiti inachevée, conservée au Caire, permet d'apprécier la beauté exceptionnelle de cette femme. Le corps de Nefertiti n'a pas été retrouvé, il ne reste plus rien de sa sépulture, à part un fragment d'oushebt, permettant d'affirmer qu'elle est morte avant son époux, ayant gardé son titre de Grande Epouse royale (ce qui élimine l'hypothèse d'une succession à son époux).

Un portrait de Kiya (probablement la princesse mitanienne Tadoughepa arrivée en Egypte sous le règne d'Amenhotep III) offre une ressemblance avec les portraits des princesses royales : le crâne allongé. Cette déformation très courante lors de l'accouchement d'un premier enfant, se résorbe très vite chez le nouveau-né, mais il a été utilisé pour signifier la jeunesse par les artistes de l'époque amarnienne. Kiya a eu une fille, probablement la princesse Baketon, sans que nous puissions savoir si c'est une fille d'Akhenaton ou de son père Amenhotep III.

En effet, seuls les enfants « *nés de la Grande Epouse royale* » avaient de l'importance. Pourtant, le groupe inachevé du roi embrassant une jeune femme assise sur ses genoux et portant la coiffure caractéristique de Kiya semble bien prouver de tendres rapports entre eux (ce que confirme le geste de Kiya prenant le coude du roi, geste dont la connotation érotique ne fait aucun doute en Egypte Ancienne).

Des fragments de sarcophage provenant de la tombe royale d'Amarna présentent deux scènes qui résument le rite funéraire élaboré à partir de la phénoménologie de la religion d'Aton : l'au-delà étant inaccessible aux sens de l'homme, la mort se manifeste par le chagrin éprouvé par les proches. La première scène (figure 1) montre la déploration du cadavre par la veuve, qui touche la tête du mort : ce détail à lui seul souligne le changement extraordinaire du culte, puisque le cadavre, pour les Egyptiens anciens était l'horreur absolue, et seuls les embaumeurs pouvaient le toucher. La deuxième scène (figure 2) montre l'hommage rendu à la statue du défunt, qui seule subsistera – puisque le corps va disparaître – et qui permettra d'honorer sa mémoire.

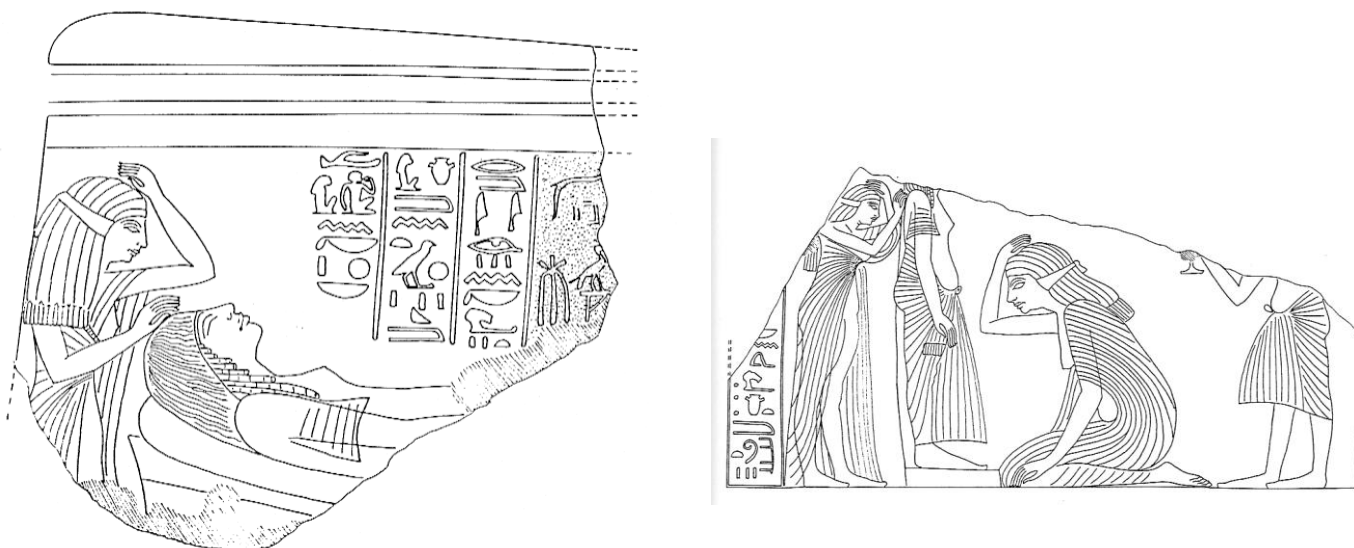


Fig. 1 et 2 . *D'Akhenaton à Toutânkhamon*, Marc GABOLDE, pl. VII : sarcophage fragmentaire de l'université de Strasbourg. Dessin de l'auteur d'après M. GUENTCH-OGLOUEFF, 1940, p. 75, fig. 15 a et c

Il n'y a pas de texte de l'époque amarnienne sur la mort, mais déjà sous Amenhotep III des doutes au sujet de l'au-delà apparaissent.

Chapitre 175 du Livre des Morts : « Ô Atoum, comment se fait-il que je doive être amené dans une nécropole désertique qui n'a pas d'eau, qui n'a pas un souffle d'air, qui est très profonde, très obscure ? » Atoum répond : « On y vit la béatitude ».

Ces deux types de scène illustrent aussi les funérailles des deux petites princesses sur les murs de la tombe royale d'Amarna. Il faut cependant noter un détail important dans ces scènes : derrière le couple royal en deuil, se tient une nourrice avec un bébé dans les bras (figure 3). Certains l'ont identifié comme l'enfant qu'une princesse aurait eu de son père. Pour les deux plus jeunes mortes à 4 et 5 ans, cela n'a pas de sens. Quant à Mâketaton, elle devait avoir 9 ans à sa mort et les fragments de son sarcophage montrent qu'elle mesurait à peine 1 mètre : parler de grossesse à son sujet paraît bien irréaliste.

L'inscription, à demi effacée, laisse pourtant apparaître clairement qu'il s'agit d'un enfant « né de l'épouse royale, son aimée, Nefertiti » et le début du texte dit « le fils du roi, de sa chair ». Un bloc retrouvé à Tell El Amarna mentionne « le fils royal, de son corps, de son aimée, Toutânkhaton » et le nom est accompagné d'un déterminatif qui n'existe que pour Toutânkhamon. Enfin, sur le bloc d'Hermopolis, on distingue un enfant avec un pagne – c'est un garçon – en compagnie de deux autres enfants. Comme les enfants de la Grande Epouse royale n'étaient jamais représentés en compagnie des autres enfants du roi, et que seule, Nefertiti a eu plus d'un enfant, il s'agit bien de son fils. Nous savons qu'il est mort à 16 ans, qu'il a régné 9 ans, après son prédécesseur resté 3 ans sur le trône. Akhenaton étant mort en l'an XVII, Toutânkhamon serait donc né en l'an XIII, ce qui paraît plausible. Tiye n'est probablement pas morte à Amarna, mais son cercueil et ses canopes y ont été transportés et Akhenaton a fait faire pour elle un nouveau sarcophage (où figure seulement l'hommage à la statue), une nouvelle chapelle dorée, tandis que le nom d'Osiris était modifié en « Aton » sur les vases canopes.

La fin du règne d'Akhenaton pose un certain nombre de questions et, entre autres, celle d'une corégence. La stèle d'Akhenaton, à Berlin, présente la situation de manière paradoxale puisqu'elle a été gravée après la mort d'Akhenaton, tout en présentant son successeur avant cette mort. Ce successeur, en l'occurrence, était féminin ce que révèle le cartouche qui porte

l'épithète : « *celle qui est attentionnée pour son époux* » réservée d'ordinaire à l'Isis de Coptos vis à vis d'Osiris défunt ; ainsi Akhenaton était déjà mort. La trace de ce roi féminin peut être repérée sur le pectoral de Toutânkhamon, qui a été manifestement réemployé : il est encore possible de lire le nom de « *Neferneferouaton, celle qui est attentionnée pour son époux* ». Qui était-elle ? Nefertiti est morte avant son époux ; Kiya a disparu, probablement retournée dans son pays le Mitanni ; reste Merytaton, la fille aînée du roi, qui semble la meilleure candidate. Cependant un autre roi aurait régné avant Merytaton, c'est son époux Semenekharê. Il est possible qu'il soit le fils du roi hittite Shouppilouliouma, à qui une reine d'Égypte avait écrit que son mari était mort et qu'elle souhaitait épouser un de ses fils pour en faire le roi. Dans ce cas, le nom de Semenekharê - qui n'est pas un vrai nom de couronnement - cacherait celui du prince Zannanza, lequel a régné fort peu de temps.

Un autre mystère s'ajoute aux autres : c'est celui du contenu de la tombe n°55 dans la Vallée des Rois. Elle a été très abîmée. Divers fragments de la chapelle dorée de la reine Tiye se trouvaient éparpillés ; un cercueil de bois contenait un corps, celui d'Akhenaton si l'on en croit les textes gravés (bien que ce cercueil prévu pour Kiya, mais resté sans emploi après sa disparition, ait été modifié pour le nouvel occupant). Le corps qui a été examiné serait de sexe masculin et d'un âge évalué entre 21 et 35 ans. Les canopes avaient également été prévus pour Kiya mais son nom avait été remplacé par celui d'Akhenaton. Enfin des sceaux du mobilier sont au nom de Toutânkhamon, ce qui peut s'interpréter comme la preuve d'une nouvelle inhumation d'Akhenaton par le jeune roi, destinée à annuler le bénéfice de la première inhumation par Merytaton, et à le confirmer dans sa légitimité de pharaon, fils de pharaon.

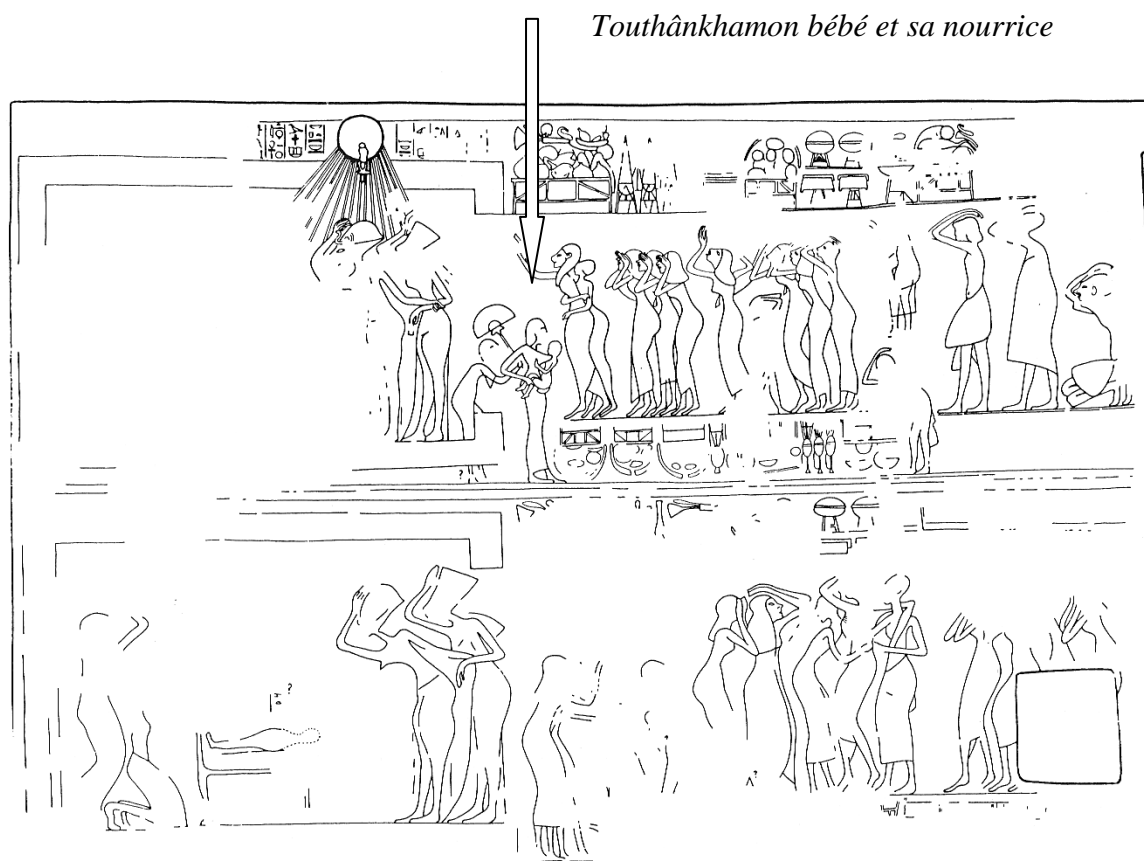


Fig. 3. *D'Akhenaton à Toutânkhamon*, Marc GABOLDE, pl. IV : tombe royale d'Amarna – salle *alpha*, paroi (F), d'après G.T. MARTIN, 1989, pl. 58-61 -

Bibliographie : *D'Akhenaton à Touthânkhamon*, Marc Gabolde, Université Lumière-Lyon 2, Institut d'Archéologie et d'Histoire de l'Antiquité, Lyon. Diffusion de Bocard, 1998.



## « L'ÉTERNEL, LA PIERRE et LE MAÇON » simple savoir-faire et ingéniosité dans l'Égypte ancienne

D'après la conférence avec diapositives de **M. Jean Claude Goyon, Professeur émérite de l'université de Lyon II, Président de l'Association C.P.P.A. Champollion.**  
**Samedi 11 janvier 2003. Salle de la Maison du Tourisme. Grenoble.**

Il ne sera pas question, ici, de refaire en totalité l'ouvrage que M. le Professeur Jean Claude Goyon, assisté de Jean Claude Golvin et de Claire Simon, est en train d'achever, c'est à dire un manuel de construction de l'Égypte ancienne. Il s'agira plutôt de relever quelques éléments qui paraissent fondamentaux et qui sont trop souvent oubliés par notre monde moderne.

Le premier élément indispensable pour envisager toute construction est un point de départ plan, défini par la ligne horizontale. La recherche de l'horizontale est la première règle, totalement ignorée par le courant des ésotériques. Dès le début du XIX<sup>ème</sup> siècle, ceux-ci ont émis toute une théorie sur les dimensions des monuments en forçant éventuellement les nombres, sans se préoccuper du point de départ de la construction, ce qui a permis, par exemple, à l'abbé Moreux d'écrire un ouvrage sur « la science mystérieuse des pharaons » ! Des élucubrations de ce type, plutôt réjouissantes à cette époque là, prennent actuellement un tour beaucoup plus dangereux, dans la mesure où elles se présentent avec la caution de la science et des mathématiques, et peuvent même déboucher sur l'intervention farfelue des extra-terrestres !

Quelques images permettent de rétablir une interprétation plus raisonnable : par exemple la vue de la base d'un pylône met en valeur ce que nous nommons les fondations, et que les Égyptiens relient à une ligne définie par le point idéal 0, qu'ils appellent *nfr* dont le sens est « parfait », car l'horizontale, pour les Égyptiens, est parfaite. Cette ligne est également visible à la base de la pyramide annexe de Snefrou, tracée dans le calcaire au ciseau et à la massette. Nous pouvons voir aussi l'instrument qui a permis de la concrétiser : c'est le niveau d'équerre à fil à plomb (niveau votif trouvé dans la tombe de Sennedjem), dont un croquis montre l'utilisation au moyen d'une règle horizontale et d'une mire<sup>2</sup>. Avec cette technique, toutes les formes de la construction égyptienne peuvent être réalisées car elles sont fondées, pour la plupart, sur des figures géométriques élémentaires, comme le triangle 3-4-5, très souvent utilisé.

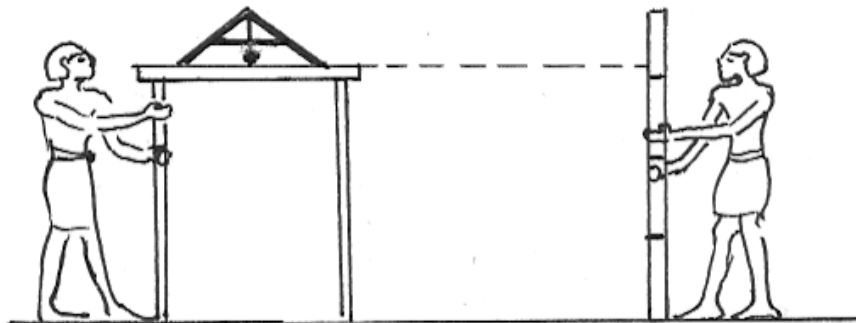


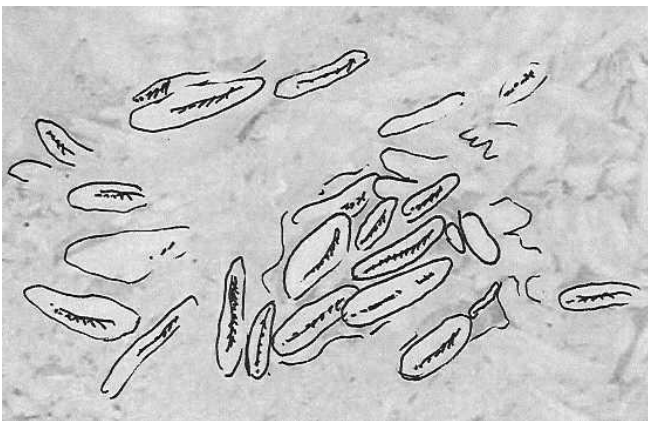
Figure 1 : niveau triangulaire à fil à plomb et mire

<sup>2</sup> Les dessins des figures 1, 3 et 4 sont de Christine Cardin.

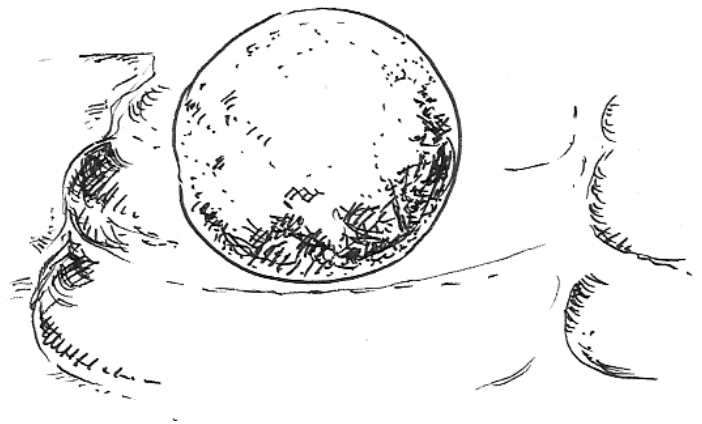
En deuxième point, la construction est tributaire du matériau et, pour les monuments destinés au divin, c'est la pierre, matériau d'éternité, qui est privilégiée. Ainsi les temples de Deir el-Bahari d'Hatshepsout, de Thoutmosis III et Montouhotep sont bâtis avec du calcaire et, bien sûr, avec celui qui provient des carrières situées dans le gebel à l'arrière de ces temples (exception faite dans celui de Montouhotep où l'on constate l'apparition du grès, plus résistant que le calcaire pour des blocs de grande portée). Les carrières, comme celle de Gournah, ont été exploitées avec, visiblement, une excellente connaissance du comportement de la roche, puisque l'extraction s'est faite par bancs (résultats de l'accumulation des sédiments qui constituent le calcaire) en suivant les plans de clivage, horizontaux ou verticaux. C'est ce même matériau que nous retrouvons dans les pyramides de Khéphren et de Khéops, prélevé sur le plateau où elles s'élèvent, sauf pour le revêtement dont il ne reste qu'une faible partie et qui est en calcaire fin de Tourah.

Cette évidence n'a pas troublé un prétendu scientifique qui a publié récemment dans un grand journal, un article intitulé : « les pyramides de Gizeh sont-elles faites de pierres reconstituées ? ». Cet individu imagine que le calcaire en provenance du plateau a été dissous dans l'eau puis mélangé à de la chaux et du natron pour former une boue de type argile kaolinique, coulée ensuite dans un coffrage où elle se serait solidifiée. Quel serait l'intérêt de dissoudre la pierre, pour ensuite la restituer ?

Une image permet de ramener cette interprétation au rang d'hypothèse fantaisiste : c'est l'inscription, gravée dans la carrière d'extraction des pierres du noyau de la pyramide de Khéphren et laissée par deux entrepreneurs de travaux de Ramsès II, venus évaluer la possibilité de reprendre l'exploitation. Ces deux inspecteurs constatent qu'il ne reste plus aucun libage utilisable, en dehors des couches concentrées de nummulites, composé qui se retrouve dans le calcaire des pyramides et qui est insoluble dans l'acide, à fortiori dans l'eau !



**Figure 2 : calcaire nummulitique**



**Figure 3 : percuteur sphérique en roche dure**

Un dessin de Jean Claude Golvin permet d'imaginer de manière plausible comment s'effectuait la taille des blocs de libage sur ce plateau horizontal. C'était un gros travail pour lequel il suffisait de pratiquer un pilonnage à l'aide de boules de dolérite, de diorite ou de basalte, à condition de prendre le banc dans le bon sens et de choisir le bon moment de la journée : le matin ou le soir, lorsque la pierre est imprégnée d'humidité. Pour détacher le bloc du lit de clivage, très peu d'efforts étaient nécessaires en suivant le sens du banc.

Un autre matériau, le grès, est particulièrement présent dans le temple de Karnak ; le temple primitif, dont le calcaire est passé dans les fours à chaux, a disparu.

En effet, les principales constructions à partir du début de la XVIII<sup>ème</sup> dynastie, et notamment celles de Thoutmosis III, sont faites en grès du Gebel Silsileh. Suivant une règle de la résistance des matériaux, le calcaire taillé sous forme de grands linteaux, réagissant selon les effets de pression et des variations de taux d'humidité – importantes sous le climat de l'Égypte – casse de façon nette, alors que le grès, qui est un amalgame de sable, lorsqu'il est placé dans les mêmes conditions, résiste. Les carrières du Gebel Silsileh, situées au point où le fleuve est le plus étroit, correspondent à un noyau de grès libyen, en rupture avec les calcaires qui s'étendent vers le nord. Elles ont été exploitées pendant près de deux siècles uniquement pour le temple de Karnak, puis pour tous les temples de l'époque ptolémaïque et romaine. Les procédés d'extraction sont les mêmes que pour le calcaire, mais seulement en suivant des bancs horizontaux. Reste ensuite à évacuer des pièces parfois de plus de 40 tonnes, opération pour laquelle la règle élémentaire doit impérativement s'appliquer : ne jamais soulever une charge et faire en sorte qu'elle ait toujours des points d'appui au sol.

L'observation d'un mur du Ramesseum (à Thèbes Ouest) met en évidence l'appareil type, utilisé par le programme ramesside, c'est à dire un ensemble de gros et de petits blocs ; ceci implique, lors de la mise en place sur le chantier, de reprendre les joints et ainsi de perdre une partie de la masse ; les déchets peuvent servir soit au bourrage de l'espace entre la paroi de pierre et la rampe, soit à renforcer les terrains sur lesquels s'effectuèrent les déplacements. C'est pourquoi une des règles, au moment du débitage à la carrière, veut que l'on taille les blocs 10, 20 ou 30% plus gros que nécessaire. Ce travail s'effectue à la massette et à la broche et, pour détacher le banc, avec la technique des bois éclateurs ; à ce sujet il convient de préciser qu'il n'est pas question d'humidifier les coins pour les faire gonfler selon une théorie purement spéculative.

Matériellement, le seul moyen d'aboutir à un résultat, consiste à frapper sur des coins en bois dur, comme l'acacia, pris à contre-fil, afin de faire entrer en vibration la roche, qui se cassera au point de jonction. Les massettes en bois retrouvées en grand nombre, destinées à cet ouvrage, sont souvent bien rognées ; les burins sont du même type que les outils utilisés par les tailleurs de pierre de nos jours. Les Égyptiens ont dû découvrir de manière empirique, que le cuivre fortement arsénié en provenance du Sinäi, chauffé, puis refroidi et martelé à froid, était très résistant et d'une dureté comparable à celui des aciers suédois de nos jours. Mais il devenait cassant si bien que, sur les chantiers, il fallait avoir des outils de rechange ainsi qu'une équipe pour chauffer, recuire, retravailler ceux qui étaient cassés. Ces outils étaient précieux et appartenaient à l'Etat, qui les faisait distribuer chaque matin et les récupérait le

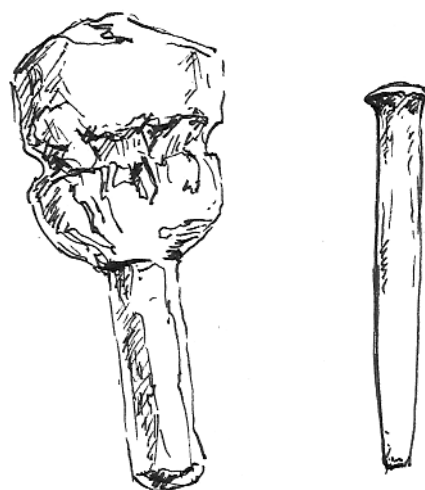


Figure 4: maillet et ciseau

soir. Ils étaient sans cesse retravaillés, même usés ; aucun gaspillage n'était toléré dans l'Égypte ancienne.

En ce qui concerne le transport des pierres, il subsiste encore, dans les carrières du Gebel Silsileh, des rampes de débardage, au pied des fronts de taille, permettant de faire glisser les blocs jusqu'aux points d'embarquement sur les bateaux de transport. Elles étaient constituées d'un cailloutis et lissées plus ou moins en surface avec du sable et éventuellement du limon. S'il fallait ensuite transporter la charge au-delà de la rampe, le traîneau devenait le moyen le plus pratique et le plus utilisé. Ainsi étaient déplacés des statues et d'énormes colosses en position verticale, avec un nombre d'hommes important pour tirer sur les cordages et une surface de glisse convenablement humidifiée pour faciliter la traction.

Quant au soi-disant « traîneau à bascule » trouvé dans un dépôt de fondation du temple d'Hatshepsout à Deir el-Bahari, qualifié par certains « d'ascenseur oscillant », il a donné lieu à toute une théorie concernant la mise en place des blocs grâce à un effet de bascule. Or cet objet n'offre pas d'entretoise solide pouvant supporter le poids énorme d'un bloc. D'ailleurs les carriers de notre époque ne s'y trompent pas, et l'identifient immédiatement à ce qu'ils appellent « un crapaud d'amarrage ». Il sert à arrimer la charge sur le traîneau : interposé entre les cordes et les blocs, il évite le cisaillement de la corde sur les arêtes vives et les épaufrures, c'est à dire l'éclatement des joints (préalablement bien taillés) au moindre faux-mouvement.

Les rampes, employées pour le débardage, sont également utilisées sur les chantiers : elles sont alors constituées de briques de terre crue, d'un amalgame de tous les déchets de taille inhérents au chantier, et leur pente est dûment calculée pour que la surface munie d'une couche lubrifiée et lubrifiable permette le glissement des charges même les plus lourdes. Or une fois les monuments achevés, elles ont disparu, si bien qu'on en voit rarement. Il en reste cependant une trace, le long du flanc sud de la pyramide de Meïdoum, où un amas de cailloux représente le soubassement de la structure d'une des rampes de construction qui a servi d'échafaudage pour accéder aux degrés inachevés. Il est probable que pour édifier une masse quadrangulaire, chaque face devait être desservie par une rampe non enveloppante, qui s'allongeait avec l'avancée des travaux. Des calculs ont permis de juger possibles des pentes à 20 ou 25% pour la traction de charges allant de 160 à 180 tonnes. Il reste encore aujourd'hui un morceau d'une rampe enveloppante, qui servait d'échafaudage, le long du pylône I du temple de Karnak, côté cour. Ce vestige conservé par les archéologues n'est qu'une toute petite partie de l'échafaudage abandonné à l'époque romaine. Il est encore présent sur une photo datant de 1862 mais il a disparu après les travaux de 1920. L'empilement de briques de terre crue montait jusqu'au faîte du pylône, permettant la pose des corniches ; comme le mur présentait un fruit, un intervalle était ménagé et rempli au fur et à mesure, de déchets de taille et de sable. Les mêmes éléments de briques et autres déchets étaient ensuite réemployés sur des chantiers voisins.

Une peinture de la tombe du vizir Rekhmirê à Thèbes Ouest (TT 100) confirme cette méthode pratiquée sur un grand chantier : la rampe en briques de terre crue est mélangée à des cailloux et ces mêmes matériaux remplissent l'espace entre les colonnes en pierre blanche, jusqu'à leur sommet. C'est l'image d'une salle hypostyle en construction. Quand les derniers éléments seront posés, il suffira d'enlever le bourrage de briques, de sable et de cailloux qui servira alors d'échafaudage pour réaliser les ornements, la décoration, au fur et à mesure de la descente. Ainsi les matériaux les plus simples : sable du désert, briques de terre crue, limon des bords du Nil, ont pu remplacer toutes les échelles et tous les échafaudages du monde pour édifier des monuments caractérisés par leur ampleur et leur démesure.

C'est cette méthode que Georges Legrain a utilisée pour remettre en place les éléments de tambour de colonnes, les poutres et les architraves qui s'étaient effondrés lors du tremblement de terre de 1899. Les énormes blocs ont été remontés, posés sur des traîneaux qui glissaient sur des rampes soigneusement lubrifiées : en témoignent des photos d'archives. Mais il a aussi employé des roules (qui étaient connus des Égyptiens puisqu'il en existe encore deux au

musée Petrie de l'University College en Grande Bretagne). Or ce système s'est révélé défaillant pour déplacer un morceau d'obélisque dans le temple de Karnak. Il n'est donc valable que sur le chantier, et pour des blocs de petit appareil qui doivent être ajustés au moment de la pose, ce que montre bien un dessin de Jean Claude Golvin.

En conclusion, c'est en allant au plus simple que nous pouvons comprendre le fonctionnement du chantier d'une grande construction, en Egypte ancienne. Les blocs, détachés à la carrière, sont amenés au chantier, en obéissant à la grande règle : ne jamais soulever de charges. Les surfaces de glisse bien lubrifiées assurent le déplacement sur des rampes de briques et de cailloux. Pour dégager les blocs du traîneau, une cale et un levier suffisent. L'approvisionnement correct permet ainsi l'édification du monument, en respectant les règles de la statique et en utilisant les éléments les plus simples, les plus naturels recueillis sur le terrain. Il n'est pas besoin de faire intervenir des extra-terrestres : ce sont bien des hommes qui ont réalisé ces œuvres, des hommes expérimentés, ayant le sens de la nature et qui croyaient en ce qu'ils faisaient.



**Figure 5 : ostracon conservé au Fitzwilliam Museum de Cambridge**

## La vie d'un égyptologue : Pierre Lacau Directeur du Service des Antiquités de l'Égypte de 1914 à 1936

D'après la conférence avec diapositives de M. Eric Gady, historien, spécialiste de l'égyptologie  
Samedi 29 mars 2003. Salle de la Maison du Tourisme. Grenoble



Cette conférence, faite à l'invitation de notre Association pour la Conservation, la Promotion de la Propriété et des *Archives* des Frères Champollion, illustre comment les archives permettent à l'historien de retracer la biographie d'une personnalité, dont les propres publications ne permettent pas vraiment de savoir quel homme il a été.

Le but de cette conférence n'est pas de présenter les travaux scientifiques de Pierre Lacau, mais de partir à la découverte d'une personnalité extraordinaire, généralement assez mal connue. Il faut remercier vivement les deux filles de Pierre Lacau<sup>3</sup> d'avoir livré des documents inédits et des souvenirs personnels particulièrement précieux pour éclairer une biographie, qui pour l'instant, n'a jamais été rédigée. Pourquoi ce silence, alors que pour d'autres égyptologues comme Mariette et Maspéro il y a surabondance de biographies ? Trois raisons peuvent l'expliquer : la première est qu'il existe peu de lettres de la main de Pierre Lacau ; la deuxième, que son écriture est indéchiffrable si bien que « *Lire une lettre de lui était une entreprise redoutable* », ce pourquoi il écrivait sans doute si peu. L'utilisation d'une machine à écrire, après 1914, aplanit quelque peu cette difficulté. Enfin la troisième raison réside dans le parti pris né de l'affaire Toutânkhamon : pour les Anglo-Saxons, Carter était le « bon », le découvreur de La tombe, gêné par Pierre Lacau, qui était le « méchant ». Or ce dernier poursuivait un but très particulier dont nous verrons l'intérêt, et qui permet de nuancer les critiques faites contre lui à son époque. C'est pourquoi il n'était pas inutile de présenter cette personnalité hors du commun, souvent surnommée « Dieu le père » à cause de sa barbe

---

<sup>3</sup> Nous les remercions d'avoir honoré de leur présence cette conférence.

hiératique, mais aussi à cause de sa belle prestance physique et de son intelligence au moins égale à sa majestueuse allure, de l'avis général.

Trois grandes périodes peuvent être distinguées dans sa vie :

- tout d'abord les années de formation qui représentent une longue période de 40 ans
- ensuite l'époque importante où il dirige le Service des Antiquités
- enfin la retraite.

Il naît le 25 novembre 1873 à Brie-Comte-Robert, deuxième d'une famille de sept enfants. Son père était un architecte apparemment réputé, qui construisit plusieurs immeubles à Paris. Il commence ses études au Lycée Condorcet à Paris où il est un élève très brillant quoique parfois indiscipliné. Son caractère s'affirme dès ce moment par un refus de tout ce qui lui paraît superflu, si bien qu'il va détester tout au long de sa vie les mondanités, les honneurs et la gloire.

En revanche, il aime les études. Après avoir échoué au concours d'entrée à l'Ecole Normale, il se tourne vers les sciences naturelles pour étudier la géologie. En parallèle il fréquente les cours de langues orientales où il apprend l'hébreu. Puis il abandonne les sciences naturelles pour la philosophie. En 1897 il obtient sa licence de philosophie. Au même moment il fréquente les cours de Maspéro au Collège de France et à l'Institut des Hautes Etudes et, après deux échecs à l'oral de l'agrégation de philosophie, il s'oriente définitivement vers l'égyptologie.

Il se place sous la tutelle de Maspéro qui va former son « disciple » dans la perspective d'un but très précis : en 1898-1899, il a besoin d'un successeur au Français Chassinat pour rédiger le Catalogue Général du Caire. En effet cinq savants de nationalités différentes travaillent à ce catalogue où chaque objet découvert est répertorié. Il s'agit de maintenir un Français dans l'équipe (le critère de nationalité jouant un rôle important en cette fin de XIX<sup>e</sup> siècle).

Le 27 octobre 1899, Pierre Lacau est nommé membre de l'IFAO (Institut français d'archéologie orientale ou « Ecole du Caire ») et dès le 1<sup>er</sup> novembre, il est attaché à la commission du Catalogue Général du Caire. Il ne se doute pas qu'il va devoir rester en Egypte quasiment sans interruption jusqu'en 1936.

Sous la direction de Maspéro, revenu lui aussi au même moment en Egypte, il va perfectionner sa connaissance de l'Egypte Ancienne en travaillant au musée de Gizeh, sur différents chantiers de fouille, et à la réalisation du Catalogue Général.

Intéressé tout particulièrement par des sarcophages antérieurs au Nouvel Empire, il fait paraître deux premiers volumes sur ce sujet, et rédige encore trois tomes qui seront publiés 13 ans plus tard. Pourtant, le but de Pierre Lacau n'est pas l'Egypte, mais la France où il postule en 1907 comme conservateur adjoint au Louvre. Il échoue et doit continuer le Catalogue, ne serait-ce que par nécessité alimentaire ; il accomplit ce travail pendant 10 ans, devenant l'un des savants qui sera resté le plus longtemps dans cette fonction. En 1911, il arrête le Catalogue et rentre en France soigner une sciatique : il n'en peut plus. Il écrit à cette époque là :

*« J'ai conservé du Caire un tel dégoût que j'espérais bien m'en être allé pour toujours ».*

Les événements vont en décider autrement : en décembre 1911, Chassinat démissionne de la direction de l'IFAO et tous les égyptologues du moment sont d'accord pour penser que ce poste revient à Pierre Lacau. Lui seul refuse, puis finit par accepter car, dit-il :

*« J'ai eu à choisir entre Le Caire et rien. Considération puissante à l'heure des repas ».*

Pourtant, il pose des conditions : il veut notamment supprimer l'imprimerie qui mobilise des égyptologues et alourdit la tâche du directeur. Prêt à faire passer ses principes avant ses intérêts personnels, il fait savoir à son « maître », Maspéro, ses divergences, au risque de le décevoir ; une certaine brouille s'ensuit entre les deux hommes.

Maspéro insiste auprès du Ministère de l'Instruction Publique afin de maintenir l'imprimerie et Pierre Lacau est nommé directeur de l'IFAO en juillet 1912. Son passage à l'Ecole du Caire sera de courte durée, puisqu'en 1914, Maspéro quitte la Direction du Service des Antiquités pour retourner en France. Encore une fois l'attribution de ce poste à Pierre Lacau fait

l'unanimité. Le seul problème, c'est Pierre Lacau lui-même. Il est vrai que ce poste était autre chose qu'une simple fonction scientifique. Il dépendait énormément de la diplomatie de l'époque, et c'est le Consul Général de France, après analyse, qui décidait de l'attribution de ce poste, réservé à un Français depuis 1904. Le consul écrit dans une lettre adressée au Quai d'Orsay :

*« M. Lacau a un caractère très franc, très net, très loyal et très droit. Mais cette incontestable qualité pourrait faire craindre qu'il n'ait pas toute la souplesse désirable dans ses rapports de service avec les autorités locales et la gent britannique ».*

Fidèle à ses principes, Pierre Lacau tient à préciser les conditions dans lesquelles il accepterait ce poste, le plus prestigieux de l'égyptologie et aussi le plus rémunérateur. Ayant lu de près le traité de l'Entente Cordiale de 1904, il avait constaté une légère divergence dans l'énoncé du titre du poste : dans la version française, c'était la *Direction* du Service des Antiquités qui devait être confiée à un savant français, tandis que dans la version britannique, c'était le poste de *Directeur* du Service. Craignant l'introduction dans le Service d'employés britanniques seulement, (ce que la présence de Maspéro, auréolé de son autorité morale incontestée, empêchait jusque là) il soumet son acceptation à une discussion avec Kitchener, le représentant britannique en Egypte de l'époque. Mais Kitchener est rappelé à Londres au ministère de la guerre, et le Quai d'Orsay presse Pierre Lacau de prendre le poste : le 6 octobre 1914, il est nommé à la direction du Service des Antiquités. Il a alors 41 ans et l'on peut considérer que sa formation est achevée.

Il prend possession de son bureau de directeur du Service, au Caire, en un moment exceptionnel puisque c'est le début de la 1<sup>ère</sup> guerre mondiale. Il est toujours célibataire et il est mobilisé en tant que caporal d'infanterie dans la 3<sup>ème</sup> compagnie de la 1<sup>ère</sup> armée, affectée directement au front. Comme certains l'ont fait, il aurait pu se prévaloir de l'importance de son poste pour éviter la mobilisation. Mais son engagement patriotique le conduit au contraire à refuser le sursis illimité que le Consul de France avait demandé pour lui ! Il répond au Ministre des Affaires Etrangères :

*« Je viens vous prier instamment, Monsieur le Ministre, de bien vouloir ne pas donner suite à votre projet. Il m'est moralement impossible de quitter mon poste à l'armée. Je n'ai aucune illusion sur l'importance de mon rôle comme caporal d'infanterie, mais ma présence ici est à elle seule un devoir dont je ne veux pas, et ne peux pas être relevé. Cela me serait profondément pénible. J'ajoute que mon départ produirait sur mes camarades la plus mauvaise impression. La conception de tous est extrêmement et nettement simpliste, ce que nous faisons ici n'a pas d'équivalent. Je trouve qu'ils ont raison. Tout est dit ».*

Au cours de l'été 1915, les Affaires Etrangères lui imposent, c'est le terme exact, un sursis de quelques mois afin de régler un certain nombre de problèmes au Caire. Mais début 1916 il retourne au front. Il est décoré de la croix de guerre en 1916. En février 1917 il se porte volontaire pour une mission très délicate de reconnaissance avec un camarade. Son coéquipier est tué ; il ramène son corps en traversant une rivière et il en attrape une pleurésie.

Le 25 février 1917, le sergent Lacau est évacué du front et le médecin lui interdit d'y retourner. La mort de Legrain, en août 1917, rend son retour en Egypte plus urgent et il s'embarque à Marseille pour prendre définitivement possession de son poste.

Deux ans plus tard, il épouse la fille d'un professeur de géographie à la Sorbonne : Anne-Marie Bernard, âgée de 29 ans. Elle le suit en Egypte et l'aide parfois dans son travail. Le couple eut quatre enfants (deux filles et deux garçons). Il assume sa charge de directeur, sur le plan administratif comme sur le plan scientifique : il inspecte les principaux sites historiques, rencontre ses collaborateurs égyptologues (Quibell, Lauer...), participe à des fouilles et fait les honneurs du Musée à des visiteurs de marque (parmi lesquels Clemenceau, et quelques têtes couronnées), malgré son horreur des mondanités.

L'événement marquant de sa mission reste cependant la découverte de la tombe de Toutânkhamon au sujet de laquelle est posé le problème de l'attribution des objets mis à jour.



Jusque là, le partage des découvertes s'effectuait selon la loi de Maspéro, appliquée depuis 1883 : la moitié pour le fouilleur étranger et la moitié pour le Service. Pierre Lacau refuse ce partage et souhaite que la totalité revienne au Service, quitte à accorder éventuellement quelques cadeaux aux fouilleurs, mais sans garanties. Cette idée ne peut qu'irriter les Anglo-Saxons car l'argent de leurs fouilles provient essentiellement de fonds privés, souvent de musées, qui espèrent récupérer leur mise en recevant des objets.

Lorsque H. Carter, en 1915, obtient son contrat de fouille, au nom de Lord Carnavon, Pierre Lacau est dans les tranchées ; mais son directeur par intérim, connaissant son opinion, fait rajouter une clause stipulant qu'en cas de découverte d'une tombe royale, tout doit revenir au Musée du Caire. H. Carter se plaint auprès du Haut Commissaire Britannique. A partir de 1917, la Société de Fouille privée britannique fait pression sur le Foreign Office. Il est vrai que les Anglais ayant établi un protectorat sur l'Égypte considèrent qu'ils pouvaient se servir dans son patrimoine antique, en excluant notamment les Français : il est même question de réserver l'archéologie égyptienne à la Grande Bretagne, tandis que la France devra s'occuper de l'archéologie en Syrie où elle a un mandat. Pierre Lacau maintient sa position et en 1918 il écrit à Carter :

*« Il faut que les fouilleurs n'aient plus droit à la moitié, mais seulement à ce que le gouvernement leur donnera après qu'il aura pris sa part qui doit rester en Égypte sans discussion ».*

Le 16 octobre 1922, quelques semaines avant la découverte de la tombe, Pierre Lacau fait passer une circulaire avertissant les fouilleurs de cette décision. Lorsque Carter dégage l'entrée de la tombe, les Anglo-Saxons tentent d'obtenir le renvoi de Pierre Lacau en se servant du retentissement mondial de la découverte. Mais Pierre Lacau reçoit un appui inattendu : l'indépendance de l'Égypte est proclamée cette année-là et, pour l'opinion égyptienne influencée par ses leaders nationalistes, les trésors de la tombe doivent rester dans le pays. H. Carter, de plus en plus nerveux, multiplie les maladresses : il réserve l'exclusivité des publications concernant la découverte au « Times », au grand dam des nationalistes égyptiens. Il fait circuler, de manière privée, une brochure qui est une véritable charge contre tous les actes de Pierre Lacau. La photo ci-dessus réunissant Carter, Lacau et d'autres personnalités cache derrière les sourires convenus une réalité bien différente ! Enfin Carter ferme la tombe (sans prendre de précaution, notamment avec le couvercle suspendu par une corde, au-dessus du sarcophage). Il est vrai qu'il se sent soutenu par tous les égyptologues Anglo-Saxons, et en particulier Gardiner, qui ont adressé en 1924 une lettre particulièrement virulente à Pierre Lacau, disant :

*« Vous avez entièrement failli aux obligations de votre charge qui vous imposaient de veiller à la bonne marche scientifique de cette tâche de la plus haute importance ».*

Pierre Lacau, quant à lui, prend possession de la tombe au nom du gouvernement égyptien (malgré la fin de l'expérience nationaliste et la reprise du contrôle du gouvernement par les Britanniques) et l'Égypte conserve la totalité du contenu du tombeau, Carter recevant en échange 36000 Livres, en 1930. L'archéologie sort gagnante de cette longue lutte, mais les attaques contre Pierre Lacau continuent. En janvier 1926 le milliardaire américain Rockefeller, qui avait déjà fondé l'Oriental Institut de Chicago, offre 10 millions de dollars pour construire un nouveau musée et un centre de recherche international qui supprimerait le Service des Antiquités ainsi que son directeur Pierre Lacau, réduisant l'intervention française à 2 voix sur les 8 prévues (dont 2 Américains, 2 Britanniques et 2 Égyptiens qui pourraient, pensait-on alors, être influencés). Le Roi Fouad, sans doute sur les conseils de son ami Lacau, refuse les 10 millions de dollars, à la surprise générale. Une dernière attaque vient de l'archéologue britannique, Petrie, annonçant en 1926 que toutes les fouilles seront transférées en Palestine, en raison de la direction despotique du Service (position d'autant plus hypocrite que, en Palestine, la loi sur les antiquités est à peu près la même que celle que Pierre Lacau a voulu promouvoir). Malgré toutes les inimitiés des fouilleurs anglo-saxons que s'était attirées Pierre

Lacau, il réussit à imposer ses idées qui, à la fin des années 20, ne seront plus remises en cause.

Pour Pierre Lacau, la direction du Service se fait de plus en plus pesante ; il avertit à plusieurs reprises (en 1925, 1928 et 1930) le Consul Général qu'il souhaite quitter son poste. A l'expiration de son dernier contrat de 3 ans, ses amis font pression sur lui pour qu'il accepte de le renouveler. Il pose alors des conditions draconiennes : avoir 7 mois de congé par an et être déchargé des affaires administratives du Service. Elles sont acceptées et ceci grâce au Roi Fouad qui veut absolument le voir rester à la tête du Service : les deux hommes en effet s'appréciaient énormément. Il prolonge son séjour jusqu'au printemps 1936, mais cette fois il est décidé à partir. Fidèle à ses principes, il refuse de remplir le formulaire pour l'obtention du grade de Commandeur de la Légion d'Honneur. Ainsi il a été directeur du Service pendant 22 années (soit 2 années de plus que Maspéro). C'est dire l'importance de sa carrière, mais lui-même pensait que les tâches administratives avaient stérilisé ses talents scientifiques : « *L'Égypte m'a tué scientifiquement* ».

Sa retraite prouve le contraire : il enseigne durant 9 ans au Collège de France (occupant la chaire de Champollion après le décès de Moret, en février 1938) et ses cours, portant sur tous les sujets concernant l'Égypte Ancienne, sont nourris de sa très grande érudition accumulée en 40 années de travail sur le terrain.

En 1939, il est élu à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, et participe activement et régulièrement aux séances (même s'il trouve grotesque d'avoir à « se déguiser » pour siéger). A la seconde guerre mondiale, il a 70 ans et se sent à nouveau mobilisé ; il écrit :

« *Pour nous, tâchons d'être aussi utile que possible : il faut accepter n'importe quelle fonction comme au front* ».

Il envisage son enseignement comme un véritable front scientifique. Il aide la veuve de Maspéro en l'approvisionnant en bois de chauffage (pris sur l'attribution dont il bénéficie en tant que membre de l'Institut). Il intervient en faveur de Pierre Jéquier, ancien directeur de l'IFAO resté au Caire et président la France Libre en Égypte, qui le remercie en 1944 :

« *Qu'entre autres choses, vous vous soyez compromis pour m'empêcher de perdre la nationalité française, c'est ce qui ne me surprend pas mon cher ami* ».

Le 2 avril 1942, il est emprisonné en compagnie de neuf autres membres de l'Institut, accusés d'avoir diffusé un journal clandestin « La France Continue ». Tous les académiciens sont relâchés quelques jours plus tard. On peut penser qu'il accueille avec enthousiasme et soulagement la défaite nazie en 1944-1945.

En 1947, il prend sa retraite du Collège de France, mais il est encore de toutes les commissions et son avis est très écouté. A 80 ans, et jusqu'en 1954, il revient travailler régulièrement en Égypte sans s'épargner sur le plan physique. Il aide activement à la reconstitution de la chapelle rouge d'Hatshepsout et joue un rôle important auprès des jeunes égyptologues sur le terrain, qui le reconnaissent comme un « maître ».

Au printemps 1957, l'un de ses fils, qui avait combattu en Indochine, meurt dans un accident de voiture au Maroc. Sa peine est immense et lors du retour du corps en France, quelques mois plus tard, il est victime de lésions cérébrales qui lui font perdre l'usage des mots. Dès lors, il évite de rencontrer ses collègues mais continue à classer ses notes.

Le 27 mars 1963, il est inhumé à Paris, à l'âge de 89 ans.

Avec Pierre Lacau s'éteint l'un des derniers représentants d'une génération d'égyptologues du siècle passé. Sa génération a été marquée par le nationalisme et le patriotisme : son dévouement à ces causes fut hors du commun. Sa franchise, sa loyauté en font une personnalité unique dans le monde de l'égyptologie, qualités qui lui ont permis de faire face avec beaucoup de courage aux nombreuses attaques menées contre lui. Si le Musée du Caire peut s'enorgueillir de posséder aujourd'hui la totalité du trésor de Toutânkhamon, ainsi que d'autres trésors découverts par la suite, c'est bien à la ténacité de cette forte personnalité qu'il le doit.

# COMPTE-RENDU DE L'ASSEMBLEE GENERALE DU 11 JANVIER 2003

## Résumé de la Secrétaire Annie Mouchet

Le nombre de participants (115 personnes présentes et 30 ayant donné procuration) à cette assemblée générale témoigne de la bonne santé et du dynamisme de notre association. Nous espérons atteindre le nombre de 300 adhérents comme l'an passé.

Le président, Jean-Claude Goyon adresse ses vœux à tous, et félicite chaleureusement le vice-président, Henri Perrin qui vient de soutenir brillamment sa thèse en théologie. Il salue aussi les « *Deux Frères* », avec la parution de notre 1<sup>er</sup> bulletin *Senouy*.

### ♣ Christine Cardin présente ensuite **le rapport moral et financier** :

L'association a continué ses activités l'an passé.

Les conférences ont été très suivies, grâce à la participation de Jean Yoyotte, Herman de Meulenaere, Jean-Claude Goyon et Christine Cardin. Rappelons que ces deux derniers ont la gentillesse d'intervenir gracieusement pour l'association.

Les conférences sont enregistrées, et les cassettes prêtées pour 2 semaines moyennant 1,20 € pour leur envoi dans une pochette spéciale (en faire la demande auprès de Christine Cardin)

Deux voyages ont eu lieu, l'un à Genève, en octobre 2001 (« *Reflets du Divin* ») et l'autre à Turin, le 15 mai 2002. Hélas pour ce dernier, la Commission de Sécurité venait de contingenter de façon très restrictive les entrées dans le musée quelques jours plus tôt, et nous n'avons pu pénétrer dans les salles égyptologiques du Museo Egizio... La déception n'a pourtant pas entamé notre bonne humeur, ni notre désir de revenir à Turin.

♣ La création d'une **Commission « Voyages et visites de musées »** a été entérinée lors du dernier C.A du 10 septembre 2002. Elle est composée de Françoise Fabre, Claude Verdun et Annie Mouchet, qui ont préparé les 3 déplacements de l'année 2002-2003, ainsi que les projets pour l'an prochain (Musées égyptologiques de Grenoble, Lyon et Marseille, plus un voyage de quelques jours à Londres, Oxford et Cambridge).

♣ Le bulletin *Senouy* a été réalisé grâce au travail bénévole d'un **Comité de rédaction** comprenant Gisèle et Serge Maldivi, que nous remercions particulièrement, et Annie Mouchet. Christine Cardin en assure la supervision. Rappelons que c'est un bulletin d'information destiné à nos adhérents, et qu'il est pour le moment distribué lors des conférences. L'impression du bulletin a coûté 267,90 €, que le Conseil Général de l'Isère nous a promis de subventionner.

Le Conseil d'Administration de septembre 2003 a opté pour l'envoi par la poste du numéro 2, pour les adhérents à jour de leur cotisation, à la place de la lettre d'information habituelle.

♣ Une autre **commission « Installation d'un site Web de l'association »** comprenant Mme Popard, M. Garrel, M. Thomas, Mme Luzet a élaboré un projet qui sera repris et finalisé par un informaticien de l'Office de Tourisme de Grenoble, à l'occasion du Congrès de 2004.

♣ Un accord de **partenariat avec la Société des Amis du Musée de Grenoble** a été conclu, leurs adhérents pourront assister à nos conférences au tarif préférentiel de 3,50 € au lieu de 7€, et réciproquement, à partir du 1<sup>er</sup> octobre 2003.

### ♣ **Rapport financier :**

Bilan de l'exercice 2001-2002 :	Charges de fonctionnement :	6 427,40€
	Produits de fonctionnement :	11 027,38 €
	<b>Actif :</b>	<b>4 599,98 €</b>
Report de l'actif au 30 septembre 2001 :		7 290,60 €
<b>Solde au 30 septembre 2002 :</b>		<b>11 890,58 €</b>

Le rapport moral et financier est voté à l'unanimité.



## ◀▶ APPEL AUX BÉNÉVOLES ▶◀

Voici les besoins prévisionnels en bénévoles qui auront à intervenir du samedi 4 au dimanche 12 septembre. En compagnie des hôtes professionnelles d'Alpes Congrès et de l'agence réceptive (l'agence qui organise le congrès), ils auront à se montrer disponibles et aimables pour répondre à la foule de petites ou grandes questions, prévisibles ou non, que les congressistes ne manqueront pas de leur poser.

### ◀▶ SAMEDI 4

A Alpexpo, de 9h à 12h, **10 bénévoles** pour préparer les malles avec les hôtes de l'agence réceptive

### ◀▶ DIMANCHE 5

- 1) En gare SNCF, **4 bénévoles** avec les heures d'arrivée des trains données par l'agence réceptive afin de recevoir les congressistes et de les diriger vers les navettes qui les conduiront vers Alpexpo.
- 2) En gare routière, **2 bénévoles**. Même procédure pour les cars venant des aéroports.
- 3) A Alpexpo de 10h à 16h (ou plus en fonction des trains et avions), **1 bénévole** à l'arrivée des navettes pour orienter les congressistes et **25 bénévoles** pour remettre les malles et donner tous les renseignements demandés. Ceci pour éviter les files d'attente (en compagnie des hôtes de l'agence réceptive).

### ◀▶ LUNDI 6

- 1) En gare SNCF et gare routière, de 8h à 10h (suivant les heures d'arrivée prévues des congressistes), **4 bénévoles**. Voir supra.
- 2) A Alpexpo, de 8h à 10h, **18 bénévoles** pour la remise des malles plus **1 bénévole** à l'arrivée des navettes. Il faudra prolonger l'accueil pour les retardataires jusqu'à 12h30, avec **2 bénévoles** (cependant la fermeture officielle de l'accueil sera indiquée à 10h)
- 3) A Alpexpo, de 10h à 12h30, pour la séance inaugurale, **4 bénévoles** et de 14h à 16h pour les interventions dans les salles de conférence, **18 bénévoles** (2 par salle)

### ◀▶ Du LUNDI 6 au SAMEDI 11

- 1) A Alpexpo, à 16h15, départ des autocars pour la Maison Champollion à Vif. Le nombre de véhicules sera établi en fonction des inscriptions ; il faudra **1 bénévole par car**. Retour en ville vers 18h30.
- 2) A Alpexpo, nous aurons dans le hall le stand de l'association tenu par **2 bénévoles**.

### ◀▶ Du MARDI 7 au SAMEDI 11

- 1) A Alpexpo, de 9h à 11h et de 13h30 à 16h, 2 bénévoles par salle de conférence (9 salles), soit **18 bénévoles**.
- 2) Et de 11h15 à 12h15, pour la séance plénière dans l'auditorium, **2 bénévoles**.

### ◀▶ DIMANCHE 12

- 1) A Alpes Congrès, de 9h à 11h, les **18 bénévoles** engagés dans la semaine
- 2) Et de 11h15 à 12h15, les **2 bénévoles** de l'auditorium
- 3) A 14h, séance de clôture puis Assemblée Générale de l'Association Internationale des Egyptologues, **4 bénévoles** pour les ultimes renseignements post-congrès (mais il y aura aussi le stand de l'Office du Tourisme de Grenoble et celui de l'agence réceptive)

Afin de pouvoir organiser notre planning, nous vous demandons d'avoir la gentillesse de **vous engager à votre poste pour la totalité du congrès**.

Veillez vous inscrire avant le 1<sup>er</sup> janvier 2004 auprès d'Annie Mouchet par courrier (le Villard 38320 Herbeys), téléphone (06 87 56 44 16 : répondeur en cas d'absence) ou courriel ([fouilleux-mouchet@club-internet.fr](mailto:fouilleux-mouchet@club-internet.fr)), en précisant bien si vous parlez ou si vous débrouillez dans une ou plusieurs langues étrangères. Des renseignements plus précis vous seront alors communiqués. Merci de votre fidèle soutien, qui contribuera sûrement au succès de ce congrès.

*La Commission planning du congrès*

# ☀ PROGRAMME DES ACTIVITÉS POUR 2003-2004 ☀

## ➤ CONFÉRENCES

**15 novembre 2003, à 15h :** Cathie SPIESER, égyptologue à Fribourg : « *La naissance en Égypte antique : pratiques et conceptions religieuses* »

Lieu : Archives Départementales.

**10 janvier 2004, à 15h :** *Assemblée générale* de notre association.

**Puis, à 16h :** Jean-Claude GOYON, Professeur émérite de l'université de Lyon II, Président de notre association : « *Pour le salut de l'univers de Rê et de Pharaon : cultes et temples indigènes sous la domination étrangère* »

Lieu : Archives Départementales.

**27 mars 2004, à 15h :** Laure PANTALACCI, Professeur d'égyptologie à l'université de Lyon II : « *Les oasis d'Égypte à la fin de l'Ancien Empire, à la lumière des fouilles de l'IFAO à Balat (oasis de Dakhla)* »

Lieu : Salle de conférence Westford, 21, avenue Félix Viallet.

**15 mai 2004, à 15h :** Véronique GAY, égyptologue à Lyon : « *Le langage des temples au pays de Ouaouat* »

Lieu : Archives Départementales.

A l'exception de celle du 27 mars, les conférences auront lieu aux Archives Départementales, 2, rue Auguste Prudhomme à Grenoble. Cette salle peut contenir 180 personnes. *Nous remercions nos adhérents de bien vouloir respecter les horaires indiqués.*

Prix d'entrée : adhérents et étudiants de moins de 26 ans : 3,5 € ; non adhérents : 7 €.

## ➤ VISITES DE MUSÉES

**16 au 19 octobre 2003 :** Voyage en Angleterre et visite des musées égyptologiques de Cambridge, Oxford et Londres. Ce voyage, annoncé lors de l'Assemblée Générale de l'Association du 11 janvier 2003 et limité à 25 participants a tout de suite été complet. Les personnes intéressées par ce voyage et qui n'ont pu s'y joindre peuvent se faire connaître pour une réédition ultérieure. Coût du voyage 572 € (pour cette année)

**3 décembre 2003 :** Musée de Grenoble, section égyptologique.

Visite commentée par Christine CARDIN, en 2 groupes de 10 personnes :

1<sup>er</sup> groupe : 14h-15h ; 2<sup>ème</sup> groupe : 15h30-16h30.

Participation : 5 €

S'inscrire avant le 1er novembre 2003

**21 ou 28 avril 2004 :** Musée d'Archéologie méditerranéenne de Marseille

Voyage Grenoble-Marseille aller-retour en autocar (départ à 7h), visite de la riche collection d'antiquités égyptiennes en compagnie de Christine Cardin.

Au retour, visite libre du Musée Lapidaire d'Avignon, où sont présentés une petite mais intéressante partie des très riches collections du Musée Calvet, dont le département égyptologique est en cours de restructuration.

Participation : 35 € pour les + 65 ans, 37 € pour les autres S'inscrire avant le 1<sup>er</sup> janvier 2004

**12 mai 2004 :** Musée des Beaux-Arts de Lyon. Voyage Grenoble-Lyon aller-retour en autocar (départ à 8h), visite (en 2 groupes de 20) de la section égyptologique avec guide conférencier. Le Musée Guimet étant en cours de restructuration n'est pas visitable actuellement.

Participation : 30 €

S'inscrire avant le 1<sup>er</sup> janvier 2004

**Inscription à ces visites :**

Adresser un courrier à **Annie MOUCHET Le Villard 38320 HERBEYS,**

avec, **PAR VISITE** : 1) une **enveloppe timbrée** à votre adresse pour la réponse  
2) un **chèque** du montant de la participation demandée, à l'ordre de :  
**«Association CPPA Champollion».**

*Le nombre de places étant limité (dans le car ou pour les visites dans les musées), nous enregistrons les inscriptions par ordre d'arrivée, et nous garderons, sans bien sûr les encaisser, les chèques des personnes en liste d'attente, afin de remplacer les éventuelles annulations. Nous retournerons les chèques aux personnes qui n'auront pu être satisfaites et qui seront prioritaires lors d'un prochain voyage.*

En cas de **désistement** : joindre Annie Mouchet au **06 87 56 44 16** (répondeur en cas d'absence). Remboursement assuré au plus tard 10 jours avant la date du départ, mais sous condition de la possibilité d'être remplacé ensuite.

Les conférences assurées par Mme Christine Cardin pendant ces visites le sont bénévolement.



**BULLETIN D'ADHESION 2003-2004**

Le montant de la cotisation annuelle, à **régler par chèque uniquement**, est de :

→ **10 €** pour les membres actifs

→ à partir de **38 €** pour les membres bienfaiteurs (qui recevront un reçu de défiscalisation)  
valable du 1<sup>er</sup> octobre 2003 au 30 septembre 2004,

**NOM** \_\_\_\_\_ **PRENOM** \_\_\_\_\_

**ADRESSE** \_\_\_\_\_



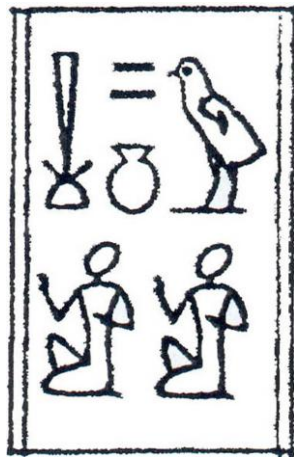
\_\_\_\_\_ **e-mail** \_\_\_\_\_

Adhère à l'Association pour la Conservation, la Promotion de la Propriété et des Archives des Frères Champollion. Merci de libeller vos chèques à l'ordre de :

« **Association CPPA Champollion** » et de le faire parvenir à la Trésorière :

Madame Christine CARDIN- Les Jardins de  
Combe-Queyrel- 38970 CORPS (France)

*Une carte d'adhérent vous sera adressée en retour.*



*SENOUY*